

Pages de Journal

Gérard Parizeau

Volume 57, numéro 1, 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1104693ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1104693ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

HEC Montréal

ISSN

0004-6027 (imprimé)

2817-3465 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Parizeau, G. (1989). Pages de Journal. *Assurances*, 57(1), 141–150.
<https://doi.org/10.7202/1104693ar>

Pages de Journal

par

Gérard Parizeau

Nice, 22 janvier 1986

Je reprends goût à écrire. Cette année, je m'adapte plus vite, car je suis arrivé à Nice moins tendu, moins fatigué. « Deviendrais-je plus sage », ai-je demandé à Germaine ? Elle ne m'a pas répondu, ce qui n'indique pas nécessairement qu'elle soit d'accord.

141

Depuis notre arrivée, il fait à Nice un temps des dieux. La température ne monte pas au-delà de soixante degrés *Fahrenheit*, mais il fait soleil et il n'y a ni neige, ni glace, sauf au faite des montagnes qui entourent la ville. Quel plaisir de se promener en veston et sans ces couvre-chaussures⁽¹⁾ qui pataugent dans un mélange de neige à moitié fondue, de sel et de calcium.

L'autre jour, rue Sainte-Catherine, je suis tombé à plat ventre sur un trottoir glacé. On m'a ramassé et, à mon tour, j'ai aidé une vieille dame à se remettre sur pied. Je l'ai accompagnée en la tenant par le bras et en avançant à petits pas.

Quel plaisir, encore une fois, que de voir tout ça bien loin !



Au *Souvenir napoléonien*, nous sommes allés entendre une conférence du docteur ***, qui nous a parlé du prince impérial, né au milieu de la joie de tout un peuple et mort à dix-sept ans aux mains des Zoulous, en Afrique du Sud, à la grande désolation de sa mère. Après avoir été comblée par la vie, Eugénie de Montijo est restée seule, après la mort de son mari et de son fils, déchu d'un trône qui l'avait si bien traitée.

Quel aurait été le sort de la France si l'adolescent eût vécu, s'est demandé le conférencier, en terminant ? « Le prince impérial avait

⁽¹⁾ Peut-on appeler *galoches* ces couvre-chaussures qui s'arrêtent à la cheville ou qui montent jusqu'au mollet, selon le cas ? Il sont affreux et se salissent très vite. D'un autre côté, ils sont indispensables pour se promener dans ce mélange de neige fondante, de sel et de calcium.

les qualités voulues pour être un serviteur intelligent et voyant grand », nous a-t-il dit. Mais la France pouvait-elle encore vivre sous un régime impérial ?



Effet d'un régime d'économie, sans doute, il y a beaucoup moins de conférences au Centre méditerranéen et au *Souvenir napoléonien* que durant les années précédentes. C'est dommage, car l'un et l'autre avaient des conférenciers intéressants.

142



M. Michel Déon parle aujourd'hui de Salvador Dali dont il dit qu'il était atteint de sénilité. « Je ne suis pas fou », affirmait celui-ci, paraît-il. S'il ne l'était pas, il agissait comme un être atteint de troubles mentaux. À la fin de sa vie, il avait autorisé, paraît-il, son avocat à signer certaines de ses toiles avec un tampon. A quels abus cela a-t-il pu mener !

Je n'ai jamais aimé les toiles de Salvador Dali, dont le dessin est remarquable, s'il a donné lieu souvent à des folies rocambolesques. Dans ma bibliothèque, j'ai une bible de Jérusalem illustrée par lui et qui est vraiment remarquable. Ce n'est pas un exemplaire numéroté, mais c'est un bien bel ouvrage que m'a vendu cet excellent libraire qu'est Monsieur Martëns de la librairie Bertrand, logée dans l'une des tours de la place Ville-Marie. C'est lui, je pense, qui a indiqué à Monique cet exemplaire numéroté d'un autre bien bel ouvrage consacré à Fernand Léger. Monique a un goût très fin. Il est heureux que Robert lui ait confié le soin d'acheter quelques gravures destinées à nos nouveaux bureaux du boulevard de Maisonneuve.

Quand le moment fut venu de faire un choix parmi les oeuvres que nous destinions au petit salon qui jouxte le bureau de Robert, j'ai suggéré qu'on y mît des gravures de Riopelle. Très curieusement, alors, se sont opposés le point de vue de Monique et le mien. Je souhaitais qu'on y logeât les cinq gravures de Riopelle que nous avons, afin de pouvoir suivre l'évolution de son métier. Je pense que si Monique n'était pas favorable à mon point de vue, c'est que les couleurs étaient bien opposées. Moi je ne voulais qu'y voir l'évolution du peintre. Ses gravures, en effet, présentent cinq aspects ou moments de la

manière de l'artiste. Gentiment, Monique a accepté que le point de vue de l'historien prévale sur celui de l'artiste.



Mais voilà qu'à nouveau je change de sujets bien vite, en laissant mon cerveau passer d'une chose à l'autre, sans aucun lien.

Il est curieux de constater comme un adjectif placé avant ou après le mot peut en changer le sens complètement. Ainsi, une *certaine chose* et une *chose certaine* sont deux sens bien différents donnés au même mot, simplement par la place qu'il occupe dans la phrase.

143

Il n'y a là rien d'original, je le sais, mais je le mentionne simplement pour noter une idée qui m'est venue en lisant un numéro du *Point*.

24 janvier

Il y a quelques années, le baril de pétrole a soudainement augmenté pour le plus grand avantage des pays producteurs. Certains pays arabes en ont profité ; au point d'attirer à eux une énorme partie des capitaux mobiles dans le monde. Et par là, ils ont contribué à créer une crise économique grave dont, à leur tour, ils ont dû subir les conséquences. Puis, les choses se sont tassées, le monde entier s'est adapté à la situation nouvelle, tout en traversant des moments difficiles plus ou moins attribuables à l'énorme hausse d'un combustible essentiel.

Les pays producteurs d'hydrocarbures se sont aussi chargés de lourdes dettes au niveau du Tiers-Monde, en particulier, tout en touchant un prix très élevé pour leur pétrole, qu'on s'arrachait. Puis, l'Angleterre et la Norvège ont trouvé d'énormes, mais bien coûteuses ressources en mer du Nord. Les choses ont changé à la faveur d'une guerre de prix livrée par l'Angleterre à l'O.P.E.P. et à l'Arabie Saoudite. Et c'est ainsi que de 26 dollars, le prix a glissé à 20 dollars le baril. Les consommateurs auraient dû s'en réjouir et, cependant, ce matin le journal titre : « Pétrole : le choc à la baisse ». Pourquoi ? C'est qu'à la faveur d'un prix élevé, les pays bénéficiaires et les autres se sont engagés dans des dépenses considérables auxquelles ils ne peuvent faire face, même dans le cas de certains pays producteurs, aux dettes accumulées.

Certains puits exigent des dépenses considérables, comme ceux de la mer de Beaufort et, à un moindre degré, les gisements de la mer du Nord ou ceux de l'Atlantique, comme Hibernia, que l'on fore actuellement au large de la Nouvelle-Écosse. Les sables bitumineux de l'Alberta et de la Saskatchewan ont commencé à être exploités, mais pour eux également, il faut un prix beaucoup plus élevé qu'aux autres, c'est-à-dire les sources conventionnelles, comme on dit. C'est ainsi que la baisse de prix, qui devait être accueillie comme une très bonne nouvelle, ne l'est pas partout. À tel point qu'un jour Calgary, au Canada, se videra en partie de cette main-d'oeuvre mobile qui est répartie comme elle était venue.



Il paraît qu'en mâchant un *chewing gum* à l'opium, on a de fortes chances de supprimer l'usage du tabac. Ce serait une médication nouvelle. J'aurais aimé l'avoir il y a un demi-siècle, quand j'ai décidé de me débarrasser de la cigarette, dont j'abusais, il est vrai : quarante cigarettes par jour n'ont jamais été bien recommandables. Quand le médecin m'a dit que le tabac était sans doute au point de départ des migraines dont je souffrais, j'ai pris le conseil au sérieux. Depuis lors, je n'ai pas fumé. Je dois dire que cela m'a demandé un effort de volonté très grand, car j'étais vraiment intoxiqué.



Je viens de terminer la lecture d'un livre de Françoise Giroud. Je n'en parlerais pas ici, si l'exemple de son auteur ne venait illustrer cette remarque du recteur de l'Université Laval que j'ai notée dans mes dernières *Pages de Journal*, celles de 1985 : « Il faut se préparer à changer de carrière tous les cinq ou six ans ». . . Jeune fille, Françoise Giroud a été sténo-dactylo, commis dans une librairie, script-girl, puis auteur de films. Je crois qu'on lui doit : *Le Visiteur du soir*, ce charmant film fait avec des moyens très limités après la libération de la France. Elle a été journaliste ; elle est entrée à *L'Express* avec Jean-Jacques Servan-Schreiber, puis elle a pris la direction de l'hebdomadaire au moment où il a été le plus vivant. Elle l'a quitté pour entrer en politique. On l'a vue ministre de Giscard d'Estaing, un temps. Puis, elle a eu une mésaventure désagréable au moment d'une réélection. Et depuis, elle écrit pour la télévision en particulier ; elle est aussi l'auteur d'un certain nombre de livres intéressants.

Quelle vie agitée mais intéressante elle a eue !

Je ne dis pas que le recteur a eu tort de s'exprimer comme il l'a fait, car je connais un bon nombre de gens fort intelligents qui ont suivi la même course à obstacles. Personnellement je n'aurais pu m'adapter aussi rapidement que l'exigeaient des changements de cap aussi fréquents.



Ai-je noté quelque part que, vers 1900, nous habitions tout à côté du square Saint-Louis et qu'un peu plus tard, nous avons déménagé au coin de la rue Saint-Denis et de la rue Sherbrooke ? Mon père y avait son bureau au rez-de-chaussée, avec l'habitation à l'étage. Au-dessus demeurait le docteur Eudore Dubeau, futur directeur de la faculté d'art dentaire au moment de sa création à l'Université de Montréal. Il en fit un succès avec la collaboration du docteur Joseph Nolin, assez fantaisiste mais excellent dans son rôle de directeur des études.

145

Pourquoi, en évoquant le nom du docteur Nolin, me suis-je rappelé un mot de ma mère ? Nous descendions la rue Saint-Denis et, en passant devant un des immeubles, elle m'a dit : « Ici habite le docteur Duhamel, qui appuie ton père à l'Université ». À l'époque, si mon père était au conseil de la faculté de médecine, certains collègues ne l'aimaient guère. Si on l'avait admis à la faculté à son retour d'Europe, on lui avait demandé d'organiser d'abord le laboratoire, alors que chirurgien, il aurait voulu enseigner la chirurgie. Mais cela, je l'ai su plus tard quand je fus en mesure de comprendre les intrigues du milieu qu'inspirait trop souvent un des collègues de mon père. Dans les corridors de l'hôpital Notre-Dame, celui-ci disait à qui voulait l'entendre : « Ce pauvre docteur Parizeau est bien malchanceux, il perd tous ses patients ». Comme ses collègues, mon père avait des séries noires, à une époque où l'on n'avait ni pénicilline, ni sulfamide, ni rayons X.

Dans un couloir de l'hôpital Notre-Dame, on a réuni leurs photos tout en ne rappelant pas leur opposition viscérale. Ce qui est bien.

Mais tout cela est bien loin dans le passé.



Robert et Monique partent aujourd'hui pour le Japon. Robert a besoin de vivre dans une toute autre atmosphère pendant quelque temps. Mais quinze jours, c'est bien court pour un pareil voyage ! Il en reviendra enchanté, tout en ayant vécu la vie des Japonais mêmes, pendant quelques jours et après avoir assisté à une série de rencontres prévues au programme.

La réassurance, quelle marâtre !



146 Le *Figaro* consacre un long article à Robert Bourassa, qui vient de gagner son élection haut la main dans le comté de Saint-Laurent. Il fallait être bien optimiste ou assoiffé de publicité pour se présenter contre lui dans cette élection qui ne pouvait pas ne pas lui être favorable, très favorable même. Il aurait mieux valu le laisser passer sans obstruction, ce que n'ont pas voulu ses opposants.

Il est excellent qu'il ait en Chambre une très forte majorité, car cela lui permettra d'agir dans un moment difficile avec une bonne équipe. Il ne faut pas se le cacher, la situation n'est pas facile et les problèmes sont nombreux. Le Premier ministre aura à faire face à une opposition un peu faible à la Chambre, mais forte à l'extérieur : les syndicats qu'il rabrouait autrefois et dont il a fait mettre les chefs en prison auront sans doute bonne mémoire et le surveilleront de très près. Et ils sont puissants ! De leur côté, les journaux ne lui passeront rien, sans doute.



Hier soir, Georges Marchais était sur la sellette à *L'Heure de vérité*. Il s'est bien défendu, même s'il s'en est tenu parfois à des déclarations générales : le chômage chez les jeunes, etc. Pas plus que les autres, il n'a de suggestions précises. Comme tout le monde, il déplore la situation. Mais que faire ? C'est peut-être par la petite et la moyenne entreprise qu'on agirait le plus efficacement, car l'industrie de pointe et la grande industrie demandent des capitaux très élevés et emploient relativement peu de monde. Il est courant que des usines, ayant coûté deux cents ou trois cents millions ne donnent d'emploi qu'à une centaine d'ouvriers, tant la robotique décime les rangs du

personnel. À un moment donné, on mettra le cap sur les grands groupes, ce qui est une tendance actuelle.



En écoutant Georges Marchais, je comprends qu'il soit resté en place malgré les dernières défaites de ses troupes, qu'on estime à environ dix pour cent des électeurs ; mais avec quelle intelligence et, faut-il le dire, avec quel culot il fait valoir ses opinions ! On ne peut s'empêcher de lui vouer une certaine admiration pour sa faconde et son esprit d'à-propos, même si cela déplaît à certains de nos amis.

147

En l'écoutant, je songe à Camilien Houde, dont l'intelligence faisait oublier tout ce qu'il y avait de déplaisant en lui. Périodiquement, on évoque son souvenir à la télévision. On a raison, car il y avait vraiment là un phénomène politique. Vers la fin de sa carrière, il avait présidé un diner offert à Georges Duhamel, de passage à Montréal. Il lui avait volé la vedette, car autant Duhamel était, ce jour-là, conventionnel, un peu plat, sans beaucoup d'intérêt, autant Houde avait été brillant. Au point que nous en étions gênés. Quelle différence il y avait entre cet homme inculte, mais fin et ce grand écrivain qui se révélait un bien piètre conférencier !



Voici deux exemples des jeux de l'inflation et de la spéculation : l'un que je tire d'un supplément consacré au placement par le *Figaro* et l'autre près de nous, à Outremont.

Dans le premier cas, il s'agit d'une commode Louis XV montée en « bois de placage, en feuilles galbées ». Le prix, en 1965, est de six mille neuf cents francs ; en 1974, il est de trente-trois mille francs, pour atteindre, en 1984, quarante-neuf mille cinq cents francs⁽²⁾.

Inflation, spéculation et jeux de la monnaie expliquent cette extraordinaire augmentation de valeur en vingt ans.

Le second cas, bien différent, a trait à une propriété située à Outremont, au Canada. En 1940, elle coûte sept mille cinq cents dollars, parce qu'elle a été un peu négligée. L'acheteur fait des réparations qui élèvent le prix à neuf mille dollars. Plus tard, il dépense quelque deux mille dollars pour refaire l'aspect extérieur et pour

(2) « Les Placements du Figaro », 23 janvier 1986.

mettre une terrasse en place. Il la vend vingt-cinq mille en 1970 et l'acheteur la cède lui-même en 1985, pour cent quatre-vingt mille dollars.

148

Que s'est-il passé entre les diverses dates ? Dans le premier cas, l'inflation a agi sur le franc, dont le pouvoir d'achat s'est rétréci comme la peau de chagrin de Balzac, en même temps qu'il y avait la qualité de l'objet et que jouait le facteur de rareté. Au Canada, la valeur de la propriété a augmenté en fonction de l'inflation, de la hausse des prix du terrain et du coût de la construction. À cela s'ajoutait la dépréciation de la monnaie. Dans l'intervalle, il faut le noter, l'or avait atteint le chiffre de huit cents dollars l'once, à l'époque où les petits acheteurs faisaient la queue devant le *Guardian Trust*, place Victoria, à Montréal. Plus tard, il dégringolera à trois cent cinquante dollars, plus ou moins suivant le comportement du dollar. Qu'est-il arrivé dans ce cas particulier ? L'or à trente-cinq dollars l'once avait été laissé libre de fluctuer ; il a atteint huit cents dollars sous la poussée de l'inflation, mais surtout de la déréglementation et de la spéculation qui a suivi. Ce n'est pas tout à fait la même aventure que celle des entreprises de *Law* au XVIII^e siècle, mais il y a là autant d'exemples de ce qu'inflation et spéculation peuvent accomplir dans une économie qui a la réputation d'être stable ; ce qui n'est pas le cas de la nôtre en ce moment, il faut l'avouer.



Si la propriété à Montréal a modérément augmenté de valeur, elle croissait considérablement dans l'Ontario et dans l'Ouest depuis une dizaine d'années. Cela s'explique par le fait qu'il y a eu à ce moment-là une émigration active vers l'Ontario et vers l'Alberta, à un moment où les Anglophones se sont affolés devant la montée du mouvement indépendantiste. Beaucoup ont déménagé dans la province voisine. À Calgary, l'explication de la montée des prix est différente. On a assisté tout à coup à une ruée vers l'or noir, aux prix croissants. Tout a eu une fin cependant, quand à la faveur de la baisse des prix du pétrole, Calgary s'est vidée en partie alors que les grands immeubles restaient en place.



Pourquoi me suis-je rappelé tout à coup qu'en 1945, j'avais décidé de m'acheter un dictaphone, surtout pour m'adapter mais aussi pour pouvoir dicter des lettres à ma secrétaire, en son absence.

J'ai eu quelques difficultés au début, tant j'avais l'impression de parler devant un mur.

À ce moment-là, j'avais devant moi un appareil assez lourd, assez gros. Depuis, je l'ai remplacé par un autre mesurant quelques pouces de largeur et cinq pouces de longueur. Il est tout aussi efficace, mais prend beaucoup moins d'espace. Il y a là un exemple des progrès extraordinaires que l'on a fait en électronique. Je le note ici simplement pour mémoire.

149

Quel culot a Georges Marchais ! En parlant du prochain congrès communiste international, il a dit à *L'Heure de vérité* : « Le prochain congrès sera historique ». « Il portera sur les droits de l'homme », a-t-il précisé en répondant à celui qui lui demandait de préciser deux points particuliers. On sait ce que ses amis, les Russes, ont fait de l'engagement qu'ils ont pris à Helsinki, en particulier.

Chose assez curieuse, la constitution de l'U.R.S.S. garantit la liberté sous toutes ses formes. Or, ils en sont bien loin. Germaine et moi nous sommes procurés un exemplaire de la *Constitution* à Montréal, chez ce marchand de journaux, rue Peel, où l'on trouve encore un peu de tout. Cela remonte, je crois, à 1942.

27 janvier

Dans les affiches électorales, on reproche à M. Mitterrand et au parti socialiste d'avoir porté le déficit du pays de vingt-huit milliards de francs en 1980 à cent soixante-dix milliards en 1985. Mais Pierre-Elliott Trudeau, en quittant le pouvoir, n'a-t-il pas laissé au Canada un budget déficitaire de quelque trente-cinq milliards de dollars ? Or, la population du Canada est de vingt-cinq millions et celle de la France de cinquante-cinq millions. Je me garde bien de mentionner le fait, cependant, devant mes amis français de droite, car, en le faisant, je ne diminuerais pas leur haine de la gauche, je contribuerais simplement à donner une piètre idée de nos dirigeants. Comme ici, au Canada, c'est l'idée de l'État-providence qui prédomine et expli-

que bien des choses. Gouverner un pays est devenu une chose bien ardue, il est vrai.